

Action Française 16 Avril 1931

ANDRÉ GIDE OU LE MAL

Il y a une sorte d'infini dans le mal, et c'est pourquoi l'on trouvera toujours à dire sur M. André Gide quelque chose de neuf.

On ne songe à lui contester ni l'intelligence, ni l'art. Sa langue terne, fausse et parfois peu correcte garde une grande souplesse et un tour incide qui ferait songer à de la pureté si on pouvait ici parler de rien de pur. Sa pensée, très simple à la saisir dans l'ensemble, se diversifie par les doutes et les troubles qu'elle éveille dans le sentiment.

Nous venons de voir M. Gide reprendre le sujet de l'Œdipe-Roi. Il y a mis son signe : il l'a souillé. Il s'y est aussi, et une fois de plus, confessé.

On ne manque guère de perdu sans manquer de goût, et un esprit moyen, songeant à l'anguste décence du drame de Sophocle, s'offense d'entendre Eteocle et Polynice parler de se donner du poing sur la g... et de... dormir avec leur sœur. Il appartenait à M. Gide de passer là-dessus : il livre un autre secret.

Il fait dire à Œdipe que toute réponse à n'importe quelle énigme eût dû être celle qu'il a faite au sphinx, ce qui reste ingénieux mais bien moderne et surtout gïdien. Le fils de Laïus, en effet, eût-il parlé ainsi de l'Homme et de « cet homme unique qui pour chacun de nous est Soi ? » N'entendons-nous pas Peer Gynt? Nous entendons mieux : le pâle vaticinateur des Nourritures terrestres — ce titre l'exprime si bien! — et c'est à lui que Tirésias s'adresse, disant : « Un dieu qui n'était autre que toi-même, toi-même divinisé... »

Il y deux attitudes possibles devant le mystère de la destinée quand on ne se borne pas à l'ignorer comme font la plupart des êtres dits pensants. L'une consiste dans la foi ou dans la résignation, la recherche, un lent et modeste perfectionnement de soi, une patiente construction de son cœur et de son esprit selon une hiérarchie des valeurs; l'autre reçoit tout sur le même plan, ramène à la mesure de la main ou du bras les vœux ou les besoins de l'âme, n'admet ni maître ni dieu, poursuit avec frénésie une jouissance qui se dérobe. Il y a le parti de la soumission et de l'ordre, celui de la révolte et de l'anarchie, l'humilité, l'orgueil.

On sait où trouver M. Gide. Il lui soucie assez peu qu'il puisse y avoir de la connaissance. Il sait qu'il n'y a pas de mo-

rale. Ou plutôt il fait de la morale le total de l'homme, y compris le mal, où il en place la meilleure part. C'est dire encore que tout est bien et que la valeur des biens s proportionne à leur intensité, non à leur qualité.

« L'homme passe l'homme », dit Pascal. Ce n'est pas l'avis de M. Gide. Ce dernier philosophe, pourtant, nous ramène à nous pour nous élever plus que pour nous abaisser, pour nous déchaîner plus que pour nous discipliner. Il prêche d'exemple et ne se gêne guère. Tout finit, dans son œuvre, en ténèbres, avortement, dissolution; le personnage sympathique est, de préférence, le plus abject : rouvez les Faux Mounayeurs si vous en avez le courage; le plaisir donné pour le plus haut, — si le Grain ne meurt, au tome trois, — nous n'y songeons point sans horreur, jusque pour les autres.

La fatalité où demeure enchaîné M. André Gide est telle qu'il ne saurait y échapper sans se perdre, je veux dire sans cesser d'être lui-même. Il devient incolore et presque plat dès qu'il touche à la vertu — qui lui semble interdite, du moins à l'ordinaire des consciences. Les deux premiers volumes de Si le grain ne meurt sont des souvenirs agréables et sans relief; sa Symphonie pastorale, le moins impur de ses livres, ne commence à émoouvoir que lorsque l'atmosphère s'y corrompt. Il ne s'épanouit enfin et ne donne son fruit que dans le mal et par le mal.

Terrible servitude. On a le talent de son génie et nous avons laissé entrevoir ce qu'il advenait pour l'art d'une complexion aussi singulière : il est peu vraisemblable que la beauté se maintienne là où il n'y a pas l'ordre, la charité, la grandeur. Quant au résultat social, comme on dit, à l'influence sur les lecteurs et les imitateurs, c'est le désastre. M. André Gide est le père béni des égoïstes, des révoltés, des impuissants de tous ceux qui font de leur propre loi la loi du monde, confondent la violence et la force, démolissent faute de pouvoir construire, usent d'adultère pour leurs vices et, dans la corruption où ils sont réduits à chercher leur plaisir, voudraient noyer l'univers.

... Tout cela parce que, se regardant, notre écrivain se préfère à Dieu : il n'est pas difficile.